

PRIX MAX JACOB

Grâce à Jean Denoël, premier président de l'Association des Amis de Max Jacob et secrétaire particulier de Florence Frank Jay Gould, le *Prix Max Jacob* est né en 1951. Il est encore attribué aujourd'hui grâce à la Fondation éponyme. Il est remis chaque année au CNL. Le jury est présidé par Jean-Baptiste Para. Le prix distingue le dernier ouvrage – et plus largement l'œuvre publiée – d'un poète d'expression française. Depuis 1951, la liste des lauréats (consultable sur le site de l'AMJ) révèle un panorama de la poésie française d'aujourd'hui et illustre son histoire.

En 2004, grâce au mécène Ghassam J. El Khoury, le jury a initié un prix « étranger » donnant ainsi une audience internationale à cette récompense. Le poète iranien Ali-Sepânou, Adonis, l'un des maîtres de la poésie arabe d'aujourd'hui – pressenti il y a deux ans pour le Nobel –, Breyten Breytenbach, Mohamed Bennis, voix majeure de la poésie marocaine, ou encore Volker Braun ont, entres autres, bénéficié de cette reconnaissance. En 2015, le jury a décidé d'attribuer alternativement un prix « étranger » et un prix « découverte » : Ritta Baddoura, jeune poète libanaise, inaugure cette alternative. Distinguant souvent de petites maisons d'éditions, le *Prix Max Jacob* participe aussi à l'économie du livre. Dans le contexte général de l'édition et de celui de la poésie en particulier, par ses généreuses dotations, sa longévité et son audience internationale, ce prix s'inscrit actuellement parmi les plus prestigieux. L'AMJ le fait connaître et met en œuvre, aux côtés de médiathèques ou de salons, la réception des ouvrages ainsi que la participation des auteurs à des activités de médiation littéraire (ateliers d'écriture, résidence...).

Patricia SUSTRAC

LES LAURÉATS 2015

Paol KEINEG, *Mauvaises Langues*

Coll. Les Solitudes, Paris : Obsidiane, 2014.

Paol Keineg est une voix de la poésie bretonne. *Mauvaises Langues* s'inscrit dans la longue bibliographie d'un auteur qui a exercé de multiples métiers, et a milité pour une Bretagne indépendante. Après de longs séjours à l'étranger, il est revenu se fixer dans « son petit lopin./ Le pays/ pour lequel [il] aurait donné [sa] vie/ [et qui] n'est pas devenu un pays ». Quatre-vingt six pièces composent *Mauvaises Langues* : non titrées mais numérotées, elles se présentent visuellement comme un poème parfois versifié et forment l'écriture continue d'un *Journal de deux années*. Keineg a 71 ans, il vit entre Brest et Quimper. Il possède un vélo avec lequel il fait de longues promenades, donne à manger aux oiseaux, rencontre des cochons, des vaches (beaucoup de vaches), constate « la révolution agricole/ à l'épaisseur des mauvaises odeurs », vit avec son chat Shiva, épluche des patates (souvent), se regarde nu dans les miroirs (souvent ?), écrit des

mots sur les vitres embuées (quand il est malade) et voit quand il se « décolle de [sa] chaise/ [que] la paille lui laisse des marques aux fesses ». Keineg a un humour naïf et tendre ; il aime la simplicité des choses et des gens, écoute le bruit des rayons de son vélo sur le bitume, signe « évident », pour lui, que « la pureté existe ». Keineg est un poète de l'anodin, du simple et convainc qu'« Il faudrait être fou/ de ne pas répondre à l'espoir que font naître/ les choses sans importance. » La nuit, Keineg rêve. Il rêve et il parle en breton, en français, en anglais et dans toutes les langues du monde. Il converse avec les vivants comme avec ses morts. Rien de grandiloquent, juste une complicité murmurée, une parole d'humanité. Le temps s'écoule, mélancolique, la jeunesse s'enfuit, les devoirs de famille s'imposent (« Suis-je le gardien de mon frère ? »), *Mauvaises Langues* est fait de mots tendres et touche au cœur par sa quiétude, sa simplicité et sa douceur désarmantes.

Patricia SUSTRAC

Ritta BADDOURA, *Parler étrangement*

Amay : éd. Arbre à Paroles (Maison de la poésie d'Amay-Belgique), 2014.

Ritta Baddoura a 35 ans ; née au Liban pendant une guerre qui a duré quinze années (1975-1990), elle a vécu un pays déchiré, ravagé par les incursions étrangères, dévasté par les exils forcés de ses élites. Enfant, elle vit dans un Beyrouth assiégé et bombardé interminablement. Dès lors, Ritta Baddoura « parle étrangement ». Auteur francophone, notre langue est le vocable où s'exprime la terreur de ses nuits « sous des abris qui sentaient bon les cartons amassés », le maintien coûte que coûte de la parole nécessaire « quand les bombes [s'arrêtent] aux repas de famille et repas de quartier ». Ritta Baddoura a juste 35 ans et cette toute jeune femme a connu la guerre, les errants, les fugitifs, les tireurs embusqués, les balles et le bruit sifflants des bombes : « Petite (...) [son] cœur battait au galop ». Plus tard, pour traduire cette terreur-là, « la langue qui s'est travestie [en elle] est devenue un soir invisible et [l']a rendue incompréhensible à celles et ceux de son accent. » Vingt-sept pièces composent la première partie du recueil donnant titre à l'ouvrage, continué par deux autres courtes pièces poétiques : « Traverser la disparition à dos d'âne » et « Sous l'eau du Japon ». Dénués de ponctuation, libérés de la contrainte métrique, les poèmes – souvent en prose – avancent vers l'évocation du silence des eaux muettes où les « gens sont origamis de pluie ». Pièces poétiques adressées à un « tu » amoureux, elles sont, sans doute, le signe de la réconciliation et de la résilience. Ritta Baddoura parle du tumulte de la guerre, du désir de paix qui étouffe la voix et supplie l'arrêt des souffrances. Elle a le verbe de ceux qui « ont vu » : elle est déjà vieille – vieille des images de la mort, des balles, des luttes, du monde. Mais, dans sa jeunesse fulgurante, elle veut revivre dans notre langue : elle y est la bien venue.

Patricia SUSTRAC
